

# ENJEUX, DÉBATS

## Introduction

Il est paradoxal pour des spécialistes de la réception, connus pour leur insistance sur le fait que nul texte ne possède de signification inhérente avant que ne se produise la rencontre entre ce texte et ses publics, de se plaindre d'avoir été mal compris. Pourtant, si l'on en croit les textes présentés ici, les malentendus abondent, alimentant une polémique sur le sort réservé aux recherches sur la réception.

Comment sont reçues ces recherches ? Comment évalue-t-on leur actif ? Quelles ambitions leur attribue-t-on ? Quelles ambitions se fixent-elles elles-mêmes ? Sur quelles perspectives peuvent-elles déboucher ? Les débats suscités par de telles questions portent sur trois grands enjeux.

Le premier concerne l'histoire des recherches sur les communications de masse. Peut-on véritablement parler de la levée d'un refoulement portant sur la parole du public ? Cette parole avait-elle été à ce point négligée ?

Le second est d'ordre plus politique. Inspiré par l'école de Francfort, le paradigme critique en matière de recherches sur la communication serait, selon James Curran, contesté de toutes parts : « *Dans le modèle qu'il propose de la société, dans la caractérisation qu'il offre des organisations médiatiques ; dans l'interprétation qu'il propose du contenu des médias, (...) et surtout, dans sa conception du public* ». Les études de réception représentent-elles alors un ralliement à la thèse d'une relative innocuité de la télévision ? Marquent-elles la débâcle d'une perspective critique ?

Le troisième est lié au problème de l'évaluation des programmes. À qui revient-il de procéder à cette évaluation? et pour qui? Les études de réception permettent-elles de renouveler nos critères de jugement?

Depuis la fin des années 70, les études de réception marqueraient, avec la réhabilitation du spectateur, la fin d'un certain désintérêt de la part des chercheurs. Ceux-ci se mettraient enfin à l'écoute de la parole du public.

James Curran s'inscrit en faux contre une telle conception. Malgré tout leur intérêt, les recherches sur la réception ne représentent pas l'émergence d'un refoulement, car ce refoulement n'a jamais eu lieu. Le public n'a jamais été méconnu, et en fait, on écoute sa parole depuis 40 ans. Les études de réception représentent alors une redécouverte tardive, déguisée en percée novatrice, de problèmes que d'autres traditions de recherches avaient déjà soulevés. Avec un enthousiasme de néophytes, et une sereine ignorance du passé de la discipline, les chercheurs de la décennie révisionniste (les années 80) auraient réinventé la roue.

David Morley remarque cependant que l'histoire du champ broyée par Curran, n'aurait jamais pu être écrite si les études de réception n'avaient pas radicalement bouleversé ce champ. Les textes invoqués par celui-ci seraient restés oubliés si les recherches contemporaines ne leur avaient conféré une pertinence que ces traditions, qui aujourd'hui les revendiquent, leur avaient déniée pendant près d'un demi-siècle. De plus, une telle pertinence n'implique nulle continuité. Celle que dégage James Curran n'est en effet possible qu'à la condition expresse d'arracher à leur contexte les études de réception des années 80, et de techniciser leur propos, en l'expurgeant d'une dimension explicitement politique.

« *Mon travail, écrit ainsi Morley, a donné lieu à de nombreux malentendus. Il a notamment été interprété comme un appel à une orientation populiste des études culturalistes. Célébrant l'infinie diversité du décodage par les téléspectateurs des messages qui leur sont proposés, je récuserais d'avance tout pouvoir des médias* ». Morley rappelle alors que ce travail (sur les émissions d'information) part précisément de l'hypothèse qu'un tel pouvoir existe. Toute information est proposée sous une forme qui tend à susciter une lecture idéologiquement « préférentielle ». Que cette lecture préférentielle ne soit pas toujours acceptée, c'est en effet ce que manifeste l'existence d'interprétations partiellement ou totalement divergentes de celles que privilégient les émissions.

Mais de telles interprétations émanent de certains groupes de spectateurs fortement politisés. Le malentendu vient alors de ce que l'existence de lectures divergentes cesse d'être reconnue comme une possibilité pour être érigée en règle. Les spectateurs sont présentés comme uniformément capables de « lectures oppositionnelles ». « *Naguère, ironise Morley, les spectateurs de télévision étaient des êtres malheureux et passifs. Ces créatures avaient le choix entre l'état léthargique, le statut méprisable de consommateurs, et la catatonisation par l'idéologie bourgeoise...* »

Aujourd'hui, « les supposées victimes de la société de masse » ont subi une métamorphose radicale. « (...) *Loin d'être catatoniques, elles sont au contraire alertes, et activement employées* »

*épingler les connotations furtives, à résister aux séductions de l'hégémonie, à déjouer les ruses de l'idéologie* ». En d'autres termes, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes médiatiques. Peu importe la puissance de diffusion des médias. Nous sommes en « démocratie sémiotique ».

Les positions de Ien Ang sont assez voisines de celles de David Morley. Parties du projet d'une critique de la culture, les études de réception ont basculé, suggère celle-ci, dans une sorte de positivisme. Il n'y a rien à gagner à multiplier à l'infini les ethnographies de la construction du sens par des publics variés, sauf à redécouvrir, exemple après exemple, que les différents groupes de spectateurs font en effet appel à différentes façons de lire les textes qui leur sont proposés. Pourtant, ce ressassement répond à une visée idéologique. La diversité des lectures est automatiquement célébrée comme la marque d'une liberté. La « résistance » du spectateur est devenue une sorte d'article de foi. Ceci revient à méconnaître que toute résistance présuppose un pouvoir.

Pour décrire un tel pouvoir, au niveau de la réception, il faut reconnaître qu'il n'y a jamais rencontre inaugurale entre un texte et son spectateur. La réception est toujours secondaire, et ce texte déjà lu. Une activité d'interprétation des textes et de construction des publics structure le contexte où se fera la réception. Une telle construction représente de puissants enjeux économiques et politiques. Elle devient particulièrement visible lorsque, avec le développement des marchés transnationaux, les produits culturels importés sont soumis à des recadrages nationaux visant à défendre une certaine image de l'autonomie ou l'identité culturelle des récepteurs. Comment ces derniers se comportent-ils vis-à-vis de ces produits, et aussi vis-à-vis de la hiérarchie locale des pouvoirs culturels qui en assurent la diffusion ? C'est dans un contexte ainsi balisé, surplombé d'institutions interprétatives, que le projet d'une ethnographie des lectures et que la notion même d'une résistance du spectateur reprennent un sens.

Ien Ang et David Morley marquent constamment le souci d'éviter une valorisation populiste de l'activité des publics. Ce souci disparaît chez Kim Schrøder... Prenant le risque d'être accusé de populisme, celui-ci souligne en effet, que pour toute perspective élitiste qu'elle soit de droite ou de gauche, il est, *a priori*, absurde de faire intervenir la notion de qualité culturelle, dès lors que l'on parle de télévision, et, en particulier, de la télévision de fiction. Or, définir la culture populaire en termes de déficit, c'est s'interdire d'en évaluer les produits. Ces produits n'étant pas équivalents, les condamner en bloc équivaut à une démission critique.

Schrøder propose alors une définition relativiste de la qualité des programmes. Plutôt que de poursuivre l'insaisissable fantôme d'une télévision dont la qualité serait universellement reconnue, il suggère ici de fonder l'évaluation des textes proposés par la lecture de masse, non pas sur les caractéristiques de ces textes, mais sur celles de leur réception. Cette définition lui permet de tenir compte, sans les hiérarchiser, de l'hétérogénéité des « cultures du goût ».

En d'autres termes, la « qualité » d'un programme ou d'une émission n'a pas de sens en soi. Il ne sert à rien, écrit Schrøder de dire à un public qu'il a tort s'il ne retire rien d'un texte d'avant-garde. Pour ce public, sinon, pour d'autres, ce texte n'a aucune valeur. Sont dotés de

Daniel Dayan

valeur, pour leurs récepteurs, les textes qui permettent une expérience esthétique, une prise de conscience morale, une réflexivité idéologique, et ceci, quels que soient ces textes. Peu importe en effet que le texte en question soit une œuvre canonique ou un feuilleton télévisé. Il n'a de valeur, pour un public donné, que s'il déclenche chez ce public une expérience qui réponde à ces trois dimensions.

Le changement de perspective proposé par Schröder est séduisant dans la mesure où il interdit désormais de parler au nom d'un public, de le maintenir en état de tutelle. L'alternative qu'il propose à cette tutelle, diffère-t-elle cependant des lois du marché?

Daniel DAYAN